Document generated on 06/06/2025 4:09 p.m.

Laval théologique et philosophique

Jean THEAU, *La critique bergsonienne du concept*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968 (16 x 24 cm), 622 pages

Roger Ebacher

Volume 26, Number 3, 1970

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1020194ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1020194ar

See table of contents

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Ebacher, R. (1970). Review of [Jean THEAU, *La critique bergsonienne du concept*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968 (16 x 24 cm), 622 pages]. *Laval théologique et philosophique*, *26*(3), 313–317. https://doi.org/10.7202/1020194ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MÉLANGES à la mémoire de Charles De Koninck, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968. Un vol. (18 x 25.5 cm) de 522 pages, $15.00.

Il y a un peu plus d'un an, les Presses de l'Université Laval publiait un volume de plus de 500 pages intitulé « Mélanges à la mémoire de Charles De Koninck ».

Le projet de cet ouvrage remontait à 1964 et devait être réalisé pour les soixante ans, en juillet 1966, du professeur De Koninck. Plus de cinquante philosophes et théologiens avaient accepté d'y participer en latin, en français, en anglais, en allemand et en espagnol lorsque survint en février 1965 la mort inopinée à Rome, pendant le Concile, du distingué doyen de la Faculté de philosophie, qui avait agi comme théologien du Cardinal Maurice Roy, à l'automne précédent.

La Faculté de philosophie décida de réaliser le projet, même après le décès de son doyen et tous ceux qui avaient accepté l'invitation d'y participer envoyèrent, durant les années 1965-67, leur contribution. Il serait trop long d'énumérer tous les noms prestigieux d'Amérique et d'Europe qui ont signé ces articles. Mentionnons cependant qu'une bibliographie complète des ouvrages et des articles du professeur De Koninck, allant de 1933 jusqu'à sa mort, sert d'introduction à ce volume. On en compte 163. Puis il y a les thèses de doctorat dont il fut le directeur à Laval et qui sont au nombre de 47. Ne parlons pas de celles qu'il a dirigées par correspondance et qui ont été présentées dans d'autres universités.

Nous avons donc là un précieux instrument de travail. Il reste encore à venir la publication d'un grand nombre d'inédits et des œuvres complètes. Espérons que son fils Thomas De Koninck, professeur à la Faculté de philosophie, pourra, sans trop de retard, mettre toutes ces richesses à notre disposition.

A.-M. PARENT

Jean THEAU, **La critique bergsonienne du concept,** Paris, Presses Universitaires de France, 1968 (16 x 24 cm), 622 pages.

Notre monde passe par une crise de scepticisme. Alors qu'il vit des notions édifiées par la science et la technique, alors qu'il doit sans cesse user de concepts très complexes pour organiser son monde, l'homme contemporain leur accorde fort peu de crédit. Il est devenu un lieu commun d'affirmer que le concret, la vie, les réalités profondes échappent aux concepts. Jean Theau a voulu écouter les interrogations de ce nominalisme. Et il a cherché à l'éclairer à l'aide de Bergson, ce qui était un lourd défi : Bergson n'est-il pas présenté comme un des maîtres de l'anti-intellectualisme contemporain ? M. Theau a bien aperçu que la philosophie bergsonienne, la vraie et non le bergsonisme scolarisé, « si elle avait poussé plus loin et mieux fondé qu'aucune autre la critique de la pensée par concepts, à l'opposé de beaucoup d'autres elle tendait à en conjurer la corruption et à en favoriser le perfectionnement : elle la ramenait à la sobriété de l'expression, à la rigueur de la preuve, à la discipline de l'objet » (p. 19).

Pour relever ce défi, l'auteur a senti le besoin de faire une méticuleuse analyse des grandes œuvres de Bergson. Les brefs écrits du philosophe qui systématisent le procès de la pensée par concepts sont tardifs et synthétisent brillamment mais en raccourci des écrits antérieurs ou latéraux dont ils dépendent. S'y limiter, c'est appauvrir le bergsonisme. Il faut plutôt suivre le développement de la critique bergsonienne du concept, tant là où elle demeure implicite que là où elle se mêle à de tout autres objets. C'est alors, associée à la croissance de la doctrine, que cette critique prend son acuité et ses bases solides.

C'est ce cheminement que Jean Theau a voulu retrouver. « Nous aurons à montrer comment, en développant par degrés sa doctrine, Bergson est passé, par degrés également, de l'analyse critique de concepts déterminés à une critique générale ainsi qu'à une théorie positive de la pensée par concepts » (p. 35). Cette rénovation fondamentale de la critique, Bergson l'a entreprise morceau par morceau, resserrant sa réflexion sur quelques points définis en vue d'en obtenir une connaissance nette. Cette analyse critique de concepts déterminés n'aboutit

que dans l'*Évolution créatrice* à une étude d'ensemble de la pensée bergsonienne sur le concept. Mais critique et théorie positive du concept s'imbriquent à ce point dans la doctrine bergsonienne que l'auteur est obligé, ainsi qu'il le reconnaît, de « refaire une certaine genèse du bergsonisme tout entier » (p. 35).

Le chapitre I, fort bien intitulé : « La philosophie de la durée », tend à montrer comment une série de réflexions critiques a amené Bergson à l'idée centrale sur laquelle s'appuie tout le bergsonisme : l'intuition de la durée. Il s'agit de situer exactement les premières élucidations bergsoniennes de divers concepts. Montrer que Bergson y fait converger sa réflexion sur l'étude d'un problème unique, celui de la liberté en concentrant son attention sur la nature de la durée, c'est bien introduire dans la méthode bergsonienne qui consiste à y aller pas à pas. Et Jean Theau fait ressortir que le premier écrit du philosophe, *L'Essai sur les données immédiates de la conscience,* n'est pas seulement une très fine analyse psychologique : la critique des concepts y joue un rôle fondamental. Une analyse attentive du plan de l'ouvrage révèle une suite d'examens critiques étroitement combinés à des analyses psychologiques.

Le chapitre II analyse la critique des concepts faite par Bergson dans son premier essai. Cette critique touche la notion de nombre, le concept de temps homogène et d'espace, les concepts mathématiques relatifs au temps et au mouvement, les procédés utilisés par la mécanique pour mesurer la durée, les concepts de vitesse et de simultanéité. En mettant ainsi en regard un aspect déterminé de la durée intérieure avec les concepts ou les principes qui y sont rapportés, le philosophe peut affirmer et préciser son idée générale de la critique. « En différant la critique générale, il la munissait d'éléments qui permettraient un jour de la conjuguer avec une théorie. Car à travers les concepts, il atteignait déjà les objets de l'intelligence, et il montrait que certains d'entre eux, à l'inverse de ce qui se passe pour la durée, lui conviennent parfaitement ; il indiquait donc déjà ce pour quoi l'intelligence est faite, quel domaine elle est apte à penser » (p. 76).

Avec *Matière et Mémoire,* la perspective bergsonienne s'élargit. Il y est question du monde extérieur, du corps, de l'inconscient, de la matière telle qu'elle peut être en soi. Mais tout cela tend à scruter à l'intérieur de l'homme la relation entre le corps et l'esprit. Et c'est dans ce problème que Bergson rencontre celui de la connaisance. Ce qui l'amène à présenter une théorie de la représentation qui le conduit de la critique à la théorie du concept, à travers la doctrine de l'idée générale. Jean Theau tente d'abord, dans son chapitre III, de montrer comment cette philosophie de la représentation se trouvait déjà préparée par l'*Essai.* Car Bergson a dû y montrer pourquoi notre représentation ordinaire de la durée, de la qualité et de la liberté n'est pas adéquate. Il l'a fait en indiquant quel est l'objet naturel de l'intellect (le monde extérieur, dans l'espace) et comment, pour nous représenter ce qui appartient à l'esprit nous empruntons à l'espace, avec la conséquence que de telles représentations ne peuvent être que symboliques, ou même fausses et trompeuses. Une analyse de l'intuition bergsonienne cherche ensuite à mieux situer le concept. Puis l'auteur aborde les textes bergsoniens sur la genèse de la représentation, en y scrutant surtout le rôle des choses matérielles et de notre corps dans la formation des images et des idées. La description phénoménologique de la perception accompagnée d'une réflexion critique permettra de comprendre ce que la représentation, acquise dans la perception, devient dans la mémoire.

Le chapitre IV est particulièrement consacré à l'étude du rôle du corps dans la perception. Jean Theau a heureusement insisté sur ce rôle du corps. « Le corps, uniquement capable de recueillir, de préparer et d'exécuter des actions, ne saurait engendrer la représentation, mais dessine le cadre où celle-ci apparaît » (p. 163). Cette destination du corps, et spécialement du cerveau est vraiment la clé de la théorie bergsonienne de la perception. Il est alors possible de progresser vers une étude des relations entre la perception et son objet ou encore entre

la perception, le monde et l'action. On touche là le fondement de la philosophie bergsonienne de la représentation en général et de la philosophie de l'intelligence.

De la perception, il faut passer à la mémoire et à la philosophie du souvenir, et scruter les rapports qui jouent entre le cerveau et la mémoire. Cette question est fondamentale pour pouvoir progresser vers une philosophie de l'idée. Dans son chapitre V, Jean Theau nous montre comment Bergson a conduit cette recherche à travers une étude très précise de la reconnaissance, ce lieu où se fait l'unité de la perception, de l'action et de la mémoire ; et à travers une analyse de la mémoire habitude (reconnaissance automatique) et de la mémoire représentative (reconnaissance attentive) ainsi que par une auscultation des divers cas d'aphasie afin de déterminer la frontière entre la perception et l'attention douée de mémoire.

Après ce voyage au cœur même de la vie psychologique, il est temps de s'arrêter à la psychologie de l'idée générale. C'est le but du chapitre VI. On touche alors à la base de la théorie positive du concept et on s'oriente vers une philosophie générale de l'intelligence. Diverses précisions sur les deux sources de notre représentation (le monde de la matière et le monde intérieur) permettent de déceler la naissance de l'idée générale. Une nouvelle insistance sur le rôle du corps et sur l'orientation de la perception vers les ressemblances (et non vers les objets individuels) permet de saisir que l'idée générale n'est pas le fruit d'une abstraction, mais bien d'une sélection et d'une généralisation. Il est alors possible à l'auteur de situer Bergson tant en face du nominalisme que du conceptualisme.

Mais c'est dans l'*Évolution créatrice* qu'il faut rechercher, à travers une philosophie de l'intelligence humaine, la théorie bergsonienne de la pensée par concepts. Dans le chapitre VII, Jean Theau retrace le plan de l'*Évolution créatrice* et cherche à en préciser le thème principal afin d'y situer l'étude systématique de l'intelligence. Il souligne comment ce livre, lui aussi, accorde une place considérable à la critique des concepts, mais cette fois des concepts dynamiques. « De ceux qui ont pour objet soit les cadres à travers lesquels nous voyons se dérouler l'existence, soit les catégories à l'aide desquelles nous la mesurons ou nous l'apprécions, on passe à ceux qui ont pour objet l'existence même, les êtres et les rapports entre les êtres » (p. 349).

Après la synthèse de l'*Évolution créatrice*, il importe à l'auteur de montrer comment « cette théorie de la vie a permis de reprendre la réflexion antérieure sur les concepts, la pensée mathématique, le langage, la représentation, et de réunir ces divers éléments, auxquels de nouveaux s'ajoutent, en une théorie de l'intelligence à peu près achevée » (p. 395). Tel est l'objet du chapitre VIII. À la suite du dévoilement de la source commune de l'instinct et de l'intelligence dans l'élan vital, une analyse parallèle de ces deux orientations de la vie fait ressortir toute une psychologie de l'intelligence : son objet, son activité fabricatrice, sa pensée. L'insistance sur la nature de l'objet et aussi sur l'activité du sujet donne à Bergson les deux principes qui lui permettront de déduire la forme de l'intelligence. Une telle synthèse, qui part des sources de la connaissance, permet de voir la naissance de la représentation et de reconstruire la forme qu'elle doit prendre. Et apparaissent ses autres dimensions : l'intelligence n'est pas que représentation d'un certain objet ; elle est désir de connaissance universelle et conscience de soi. D'où la nécessité de faire la genèse de la réflexion et de préciser les relations entre le langage et la pensée.

Cette psychologie de l'intelligence, considérée comme connaissance des choses extérieures et comme réflexion, conduit à une genèse métaphysique. Il ne suffit pas de montrer comment l'intelligence a été adaptée par l'élan de la vie à un certain but. Il faut aussi montrer comment l'élan vital a pu enfanter l'intelligence au-dedans de lui-même par une invention originale à laquelle l'intelligence humaine doit son existence et sa nature. C'est cette genèse que l'auteur scrute avant de dégager, dans le chapitre IX, les conséquences de la philosophie bergsonienne de l'intelligence sur la philosophie de la nature et sur la métaphysique. La critique exige l'abandon d'une foule de notions à

leur destination utilitaire : il reste alors la tâche de refaire une philosophie de la nature, de retrouver les fondements d'une métaphysique et de rénover la critique des systèmes.

Cette synthèse du très volumineux écrit de M. Theau n'a voulu tracé que quelques jalons. Notons maintenant quelques aspects de la méthode suivie par l'auteur. Il a voulu conduire sa recherche sous la forme d'un commentaire des textes de base de Bergson. L'ouvrage est marqué par les qualités, et aussi par les faiblesses, d'un tel procédé.

Cette façon de faire a permis une analyse serrée des textes bergsoniens. L'auteur a pu ainsi mettre a nu les faiblesses et les fausses interprétations d'une foule d'étiquettes attachées à Bergson. Le fameux anti-intellectualisme de Bergson est en particulier placé dans une lumière qui le relativise et surtout lui donne son vrai sens. Les incompréhensions face aux interprétations bergsoniennes de la liberté, de l'instinct, de l'intelligence y sont éclairées d'une façon convaincante. Ce qu'on a appelé l'esthétisme bergsonien y trouve son compte. Les pseudo-appels bergsoniens à une métaphysique facile sont étouffés. Une analyse aiguë effrite les étiquettes qu'on a accolées à Bergson depuis cinquante ans, en fait ressortir le grain de vérité tout en les démystifiant.

Les commentaires de Jean Theau, qui suivent de près la genèse des œuvres du philosophe, apportent un éclairage remarquable sur l'enchaînement des thèses et des recherches bergsoniennes. Ce n'est pas là le moindre mérite de cet ouvrage d'insister sur les liens qui tissent les écrits de Bergson et sur les cheminements impliqués par l'évolution de la doctrine. On y voit la fidélité foncière du philosophe à lui-même. « Peu de philosophes ont eu autant de fidélité à leurs intuitions premières que Bergson, à tel point que, sauf peut-être pour quelques détails, il nous paraît assez vain de chercher, sur un même sujet, une évolution, au sens d'un changement, dans ses idées. La pensée s'amplifie, se développe, se complique, corrige sur les bords ou dans les franges ses assertions antérieures ; on ne la voit jamais transformer véritablement ses affirmations profondes » (p. 164). Ce n'est pas là ignorer certains seuils marquant l'introduction de nouvelles données, capitales parfois pour le bergsonisme. Mais c'est bien voir les fruits de la méthode bergsonienne qui, cultivant la précision, tente de parvenir sur chaque sujet à du définitif, grâce à la démarche inductive et à une orientation foncière vers l'expérience.

À cette capacité de faire voir les liens qui unissent le bergsonisme, Jean Theau joint une large culture philosophique qui lui permet d'éclairer son commentaire par de sagaces comparaisons entre la doctrine bergsonienne et celles de ses prédécesseurs. Sans tomber dans la manie de la chasse aux sources, il réussit à situer le philosophe et ainsi à vraiment faire ressortir ce qu'il a d'original et de fécond pour la pensée d'aujourd'hui. Ajoutons à cela une forte capacité d'analyser des formules trop concises ou elliptiques ou encore trop rapides lorsqu'elles portent sur des sujets particulièrement difficiles ; ajoutons plusieurs saisies globales et synthétiques de textes parfois fort étendus pour faire ressortir comment tout s'y tient : on devine facilement quel guide peut être ce volume pour qui veut pénétrer les textes, souvent très difficiles malgré la limpidité du style, de l'œuvre bergsonienne. L'auteur semble bien avoir atteint son but, qui était de chercher à reconstruire l'enchaînement logique des idées bergsoniennes sur l'intelligence et sur le concept ; d'étudier cet aspect du bergsonisme dans sa logique interne et dans son argumentation plutôt que dans ses sources et ainsi de montrer l'importance cardinale de la philosophie bergsonienne de l'intelligence pour l'ensemble du bergsonisme.

Il serait inutile d'insister sur une faiblesse pratiquement inhérente au style choisi : l'auteur a d'ailleurs été conscient de cette nécessité de nombreuses répétitions. Il semble bien avoir toujours cherché à les limiter à leur strict minimum et surtout à s'en servir pour faire avancer l'intelligence de l'oeuvre bergsonienne. Il serait aussi inutile d'insister sur les nombreuses fautes de typographie qui se sont glissées dans ce très volumineux écrit. Il faut toutefois retenir une façon de faire de Jean Theau qui nous semble être contestable. Il a certes voulu séparer l'examen critique de l'exposé. Il note

même fréquemment qu'il diffère la critique pour être fidèle au commentaire. Il ponctue toutefois ce commentaire de multiples réserves, sans montrer les fondements de ces réticences. Il a certes bien compris et montré le contenu positif des diverses positions bergsoniennes. Il est d'ailleurs nécessaire au commentateur de souligner les insuffisances du texte étudié. Mais une telle critique de ces insuffisances devrait être basée sur de clairs motifs. Le lecteur risque autrement d'être trop souvent appelé à deviner ces raisons... ou à faire des actes de foi.

Ce volume est en somme très précieux pour qui veut se laisser guider dans l'œuvre d'un auteur à la fois aussi clair, aussi profond et aussi subtil que Bergson.

Roger EBACHER

NEWMAN, **L'idée d'université.** Traduction de Edmond Robillard et Maurice Labelle. Introduction et Notes de Edmond Robillard. Textes newmaniens publiés par L. Bouyer et M. Nédoncelle. Paris, Desclée de Brouwer, 1968. Un vol. (11 x 17 cm) de 514 pages.

Cette traduction de l'ouvrage classique de Newman remonte déjà à 1968. On connaît la composition de cet ouvrage. Converti en 1845, prêtre depuis 1847, Newman était nommé en 1851 par son ami l'archevêque Paul Cullen, directeur-fondateur d'une université catholique à Dublin, sur le modèle des universités de Göttingen et de Louvain. Avant de procéder à la réalisation de ce projet, qui d'ailleurs s'avéra un insuccès, on le priait de faire une série de conférences pour attirer sur la nouvelle institution l'attention d'un public qualifié. Ce sont ces neuf conférences prononcées en 1852 qui constituent *L'idée d'université,* l'un des ouvrages les plus admirés et les plus cités de Newman.

Il faut avouer que la conception que Newman se faisait de l'université diffère un peu de celle qui a cours un siècle après. 1852 est l'année de la fondation de l'Université Laval. Nous sommes en 1970.

Dans sa préface, Newman nous dit que la conception qu'il se fait d'une université dans ces *Conférences* est « celle d'un endroit où se transmet par l'enseignement l'universalité du savoir ». Il ajoute que « l'objectif visé par l'université est d'ordre intellectuel et non d'ordre moral ». Son protecteur, Cullen, concevait plutôt l'université à la manière d'un séminaire. Newman ajoute aussi « que l'université s'intéresse à la diffusion et au rayonnement plutôt qu'à l'avancement du savoir. Si l'université se proposait la recherche scientifique ou philosophique, je ne vois pas pourquoi elle accueillerait des étudiants ». Cette dernière idée nous surprend un peu, mais il ne faut pas oublier qu'au milieu du XIX^e siècle on distinguait en Angleterre les universités des académies dont le propre était de promouvoir la recherche scientifique. Ajoutons qu'aujourd'hui les étudiants sont considérés comme indispensables à la recherche et qu'ils y participent activement.

Comme il s'agissait d'une université *catholique,* Newman soutient que l'Église est indispensable à son intégrité mais que cela ne modifie en rien son caractère fondamental : l'université a toujours pour fonction d'éduquer l'intelligence.

La première conférence nous introduit au principal sujet qui retiendra, tout au long des autres conférences, l'attention de Newman et de ses auditeurs, à savoir l'éducation libérale vs l'éducation professionnelle. C'était alors un sujet de polémique, vieux de cinquante ans, entre Oxford et Edimbourg. Cette dernière reprochait à Oxford le caractère inutile de son enseignement et son exclusivisme religieux.

Dans les autres conférences, Newman défend la *théologie comme branche du savoir* et *son influence sur les autres branches du savoir.* La quatrième conférence traite de *l'influence des autres branches du savoir sur la théologie.*

Avec la cinquième conférence, Newman s'attaque à la notion d'*utile* en éducation. Il traite d'abord du *savoir qui est sa propre fin, du savoir dans ses rapports avec l'érudition, du savoir dans ses relations avec l'habileté professionnelle. Le savoir et le devoir de religion* est le titre de la huitième conférence et les *obligations de l'Église à l'endroit du savoir* terminent la série. On